



# Dialogue



*Organe de "Dialogue des Peuples"*

## **RDC /Afrique**



## **Ecrire le passé colonial....**

La fin des macédoines ?... par Guy De Boeck

La décolonisation des esprits à Lovanium (1967 - 1971)... par Par Hélène Pastoors

## La fin des macédoines ?

Par Guy De Boeck



Peut-être le message royal de ce 30 juin 2020, avec les « *très profonds regrets* » de Philippe I<sup>o</sup> envers les Congolais, A LA FOIS pour les pillages léopoldiens et pour la colonisation belge, nous épargnera-t-il désormais de devoir déguster annuellement – ou presque – le mélange de personnes, de genres et de tons auquel menait presque fatalement la dichotomie officielle

Bien sûr, il faudra voir ce qui sortira de l'intention exprimée de procéder désormais EN COMMUN, entre Belges et Congolais, à l'élaboration de récits de faits de l'histoire coloniale qui nous soient COMMUNS à tous.

Jusqu'ici, en effet, la multiplicité des approches, la nécessité de paraître ignorer une partie des faits menait inéluctablement à la composition systématique d'ouvrages collectifs aux apparences de patchwork ou de macédoine.

Voici le texte par lequel *Le Soir* a annoncé le dernier avatar de ce genre de textes.

### Le Congo colonial en kaléidoscope

COLETTE BRAECKMAN - Le Soir 19 06 2020



Une classe de 5e année primaire à Léopoldville, en 1951. C. Lamotte/Congopresse  
Le livre « Le Congo colonial » sort à point nommé. Il représente la somme la plus variée et complète des approches de la réalité coloniale.



## UN FILM SUR LE CONGO DE LÉOPOLD II



Les débats font rage, les passions se croisent, les statues sont renversées ou peinturlurées. Au milieu de cette polémique qui charrie des demandes de pardon, d'acharnées justifications de l'œuvre coloniale, des remises en cause de la politique belge depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la dernière querelle belgo-congolaise, qui croire, comment savoir où se trouve le milieu du gué, la juste appréciation de nos relations avec le Congo ? Les historiens, durant des décennies, ont livré sur le sujet des ouvrages « pointus », passionnants mais très spécialisés tandis que des francs-tireurs comme Ludo de Witte à propos de l'assassinat de Lumumba jetaient un lourd pavé sur l'omerta nationale et que les écrivains (Adam Hochschild, Van Reybrouck, Jennifer Richard) « cartonnaient » auprès du grand public, non sans être aussitôt récusés car n'étant pas « de la partie » sinon « de la famille ».

### **La somme la plus complète des approches de la réalité coloniale**

C'est pourquoi il faut saluer avec enthousiasme l'initiative d'un intellectuel flamand travaillant pour Pelckmans Uitgevers qui eut l'idée de solliciter plus de trente historiens et chercheurs, Belges du nord et du sud du pays, Belgo-Congolais et

Congolais pur jus, en leur assignant des sujets précis, à développer dans un format contraignant et une forme relativement didactique, chaque intervention étant suivie de références bibliographiques. Traduit en français toutes affaires cessantes, réalisé avec la collaboration du Musée royal de l'Afrique centrale, le livre *Le Congo colonial* apparaît à point nommé et, à ce jour, il représente la somme la plus variée et complète des approches de la réalité coloniale.

Nouvelle génération oblige, les auteurs abordent sans complexe les sujets qui fâchent : l'Etat indépendant fut-il une « machine à piller », peut-on parler de génocide, qu'en est-il du « déficit démographique », du chiffre de dix millions de morts si souvent cité à propos du Congo léopoldien ?

De chapitre en chapitre, l'attention du lecteur est relancée par des questions sensibles : c'est ainsi que Frank Buelens, le seul chercheur belge qui ait jamais tenté d'accéder à la comptabilité des grands groupes et holdings opérant au Congo, explique comment l'économie capitaliste s'est implantée dans la colonie, et qu'un chercheur congolais, Donatien Dibwe dia Mwembu, décrit la vie des travailleurs congolais employés par l'Union minière. Cette société sans cesse confrontée au problème de la pénurie de main-d'œuvre et des désertions massives fut obligée d'adopter une politique paternaliste, améliorant les conditions de vie des mineurs afin de les fidéliser, ce qui a entretenu de persistantes nostalgies. Le cheminement des auteurs du livre est implacable : point par point, ils abordent les principaux arguments de ce que l'on appelait « l'œuvre civilisatrice » et les confrontent aux faits, aux statistiques disponibles.

### **Les arguments pris un à un.**

Il est ainsi question du travail forcé, des cultures obligatoires dans les plantations, du rôle exact des missionnaires catholiques auxquels l'Etat colonial accorde le quasi-monopole de l'enseignement jusqu'à l'introduction des écoles laïques en 1954.

Les auteurs démontent aussi les ressorts de la propagande coloniale : des films de commande, des journalistes belges invités à participer à des voyages organisés au Congo, des monuments, des expositions, de nombreuses associations d'anciens. Tout ayant été fait pour démontrer l'excellence de la colonisation belge, on comprend mieux la surprise, l'incompréhension que suscitèrent en Belgique les drames de l'indépendance, les rébellions à répétition, les violences persistantes. Démantelant ainsi point par point les arguments de l'autosatisfaction des Belges, y compris la « collecte » ou la « préservation » des œuvres d'art et la création des parcs naturels, les auteurs du livre doivent se préparer à des contradictions, des débats houleux.

Heureusement pour eux, ils sont nombreux, présentent des arguments solides, des références bien étayées et surtout, grâce à leur concision, ils réussissent à ne pas lasser le lecteur qui passe d'une contribution à l'autre avec un seul désir : en savoir plus...





L'anniversaire de l'Indépendance du Congo nous vaut aussi un autre patchwork annuel, télévisuel cette fois. Je veux parler de l'émission qui, à côté d'une macédoine historique assez semblable à celle qui existe sur papier, ambitionnait de nous informer sur la diaspora congolaise.

Certes, celle-ci est apparue sous un jour sympathique et séduisant. Mais pourquoi avoir réduit la présence congolaise en Belgique à quelques artistes et au phénomène – tout de même fort minoritaire – des « sapeurs » ?

On nous parle fort rarement – à vrai dire : jamais – des Congolais qui se distinguent dans des domaines scientifiques comme les mathématiques ou la médecine. On ne nous parle pas davantage des actions d'entraide entre les Congolais d'ici et ceux de là-bas, dont certaines sont remarquables compte tenu de la modicité des moyens qu'elles mettent en œuvre.

Il se fait que j'ai regardé ces émissions de la RTBF depuis mon lit, puisque j'étais hospitalisé au moment de leur diffusion. Et, comme vous le savez tous, je parle ici d'une période où les hôpitaux étaient pleins, du fait de la pandémie du Covid. Ils avaient donc été forcés de battre le rappel de tout leur personnel (médecins, infirmières, aide-soignants, brancardiers et nettoyeurs) et la quantité d'Africain(e)s parmi tous ces gens était remarquable. Bien entendu, tous n'étaient pas Congolais, mais il y en avait beaucoup...

Pourquoi en parle-t-on si rarement que peu de gens le savent ?



## **La décolonisation des esprits à l'Université Lovanium. Souvenirs d'une étudiante atypique (1967-1971)<sup>1</sup>**

*Par Hélène Passtoors (ex-Van Leynseele)*

C'était l'époque que mes enfants nous envient avoir vécue : les 'sixties' du réveil de la jeunesse, de la musique rock, des Beatles et des chanteurs contestataires qu'ils connaissent encore aujourd'hui ; de la décolonisation de l'Afrique, de la lutte antiraciste aux Etats-Unis et ailleurs, des grandes mobilisations contre les guerres impérialistes en Algérie et surtout au Vietnam ; l'époque de Che Guevara et de la révolution chinoise, des mouvements de solidarité et des révoltes des jeunes contre une société occidentale qui étouffait leur soif de liberté et se moquait de leurs idées grandioses de paix, d'égalité et d'amitié dans le monde. L'époque de tous les espoirs et - ce que nos enfants oublient - de tous les périls et de toutes les désillusions...

### *Les attentes*

En 1967, quand je foulais pour la première fois le sol africain et arrivais au campus de l'Université Lovanium à Kinshasa, je venais de passer près de trois ans aux Etats-Unis, pays maître du monde et en guerre non seulement au Vietnam mais aussi contre ses propres jeunes. Contre les jeunes Noirs qui se révoltaient dans les ghettos et contre ceux qui détricotaient la machine de désinformation et propagande pour protester contre la guerre et contre l'hypocrisie. Elevée dans un milieu protégé en Europe, ce fut un choc de voir la violence et les inégalités inouïes de cette société américaine si éblouissante vue de loin.

Le vécu américain m'avait également ouvert les yeux sur l'histoire de l'Europe qu'elle refusait obstinément de remettre en question : ses colonisations depuis des siècles, la traite et l'esclavage, ses guerres et ses mépris des Autres, son éternelle poursuite de richesses par la ruse, la force et la domination enrobée de bonnes paroles. Si beaucoup de jeunes européens rêvaient de révolution et se mobilisaient pour un grand éventail de causes pendant ces années, d'autres comme moi doutaient que cet Occident vissé sur son piédestal fusse capable de se réinventer sans y être forcé de l'extérieur. Et cela n'était pas encore près d'arriver. On était en pleine guerre froide, le nouvel alibi vertueux pour l'ancienne perversité dont des peuples entiers et des pères des indépendances comme Patrice Lumumba avait déjà fait les frais. Pourtant, si Lumumba et tant d'autres tombaient, cette fois ils tombaient debout et ne laissaient plus effacer leur mémoire. L'humanité était en marche et elle n'oubliait rien.

Aux Etats-Unis j'avais rencontré et épousé Pierre Van Leynseele. Après avoir travaillé quatre ans (1960-1964) au Congo, Pierre faisait une maîtrise en anthropologie à l'Université de Californie à Los Angeles, UCLA. Il y était assistant

---

<sup>1</sup>Les souvenirs sont traîtres et toujours une reconstruction. Je regrette toute erreur ou représentation trop éloignée des réalités telles que se les souviennent d'autres personnes.

du Professeur Daniel Biebuyck avec son ami le linguiste congolais Christophe Kahombo Mateene. Biebuyck avait fait des recherches d'anthropologie chez les Lega, Bemba et Nyanga dans l'Est du Congo et enregistré l'épopée Mwendo et autre littérature orale des Nyanga. Mateene transcrivait, traduisait de sa langue maternelle et annotait pour co-publication avec Biebuyck de l'épopée et une anthologie de la littérature orale.<sup>2</sup> Pierre travaillait avec Biebuyck sur des fameuses collections d'art africain et préparait un projet de recherche anthropologique chez les Gens d'Eau au Congo qui l'avaient fasciné auparavant.

J'étais captivée par ce monde de merveilles africaines et Mateene, mon premier ami africain, y était aussi pour quelque chose. J'aimais l'écouter et son discours anticolonial cinglant m'assurait. Si quelque chose m'avait dégoûtée de l'image d'Afrique de mon enfance, c'était bien le bon nègre rieur banania et son petit frère 'merci-dank u' sur le comptoir du boulanger qui inclinait la petite tête crépue béni-oui-oui quand on glissait une pièce de monnaie dans sa main tendue. Le vocable béni-oui-oui m'évoque encore toujours ce petit bonhomme mécanique sur les comptoirs des magasins de quartier, mais aussi le sentiment violent d'adolescente d'avoir été piégée dans ma bonté enfantine par des missionnaires aux intentions douteuses. Peu importe si eux, ou une partie d'eux, avaient de leur façon également été piégés par les histoires du noble devoir d'habiller et 'civiliser' ceux du 'dark continent' et d'apporter la lumière dans les ténèbres de leur esprit. Les imparables histoires propres à l'entreprise coloniale et à notre socialisation de petits Européens.

Des conversations avec Mateene je compris que personne n'avait besoin de moi en Afrique - je n'avais rien à offrir non plus et en étais bien consciente - mais si je voulais simplement y vivre et ouvrir grand les yeux et les oreilles, je serais la bienvenue. Cela me convenait. Quand Pierre obtenait un poste de chercheur et enseignant à l'Université Lovanium à Kinshasa, nous étions ravis. Mateene suivrait bientôt et outre un ami précieux, un des rares qui disait sans fioritures ce qu'il pensait, il deviendrait mon professeur.

A mon arrivée au Congo - à devenir sous peu Zaïre - en 1967 je ne pouvais m'imaginer ce qu'avait été le régime colonial et encore moins ses séquelles pour les Africains. A l'époque beaucoup de Belges étaient encore bien plus choqués par le discours de Patrice Lumumba devant le roi Baudouin le 30 juin 1960 - qui quant à moi m'avait enchanté - que par son assassinat, dans lequel des Belges avaient joué un rôle clé, cela ne faisait aucun doute malgré les dénis. Mais les histoires de Pierre me donnaient une impression de la mentalité et des réalités coloniales. Il avait travaillé pendant les premières années de l'indépendance

---

2BIEBUYCK, Daniel & Kahombo MATEENE. 2002. Mwendo, une épopée Nyanga. Paris, Karthala, Classiques africains.

\_\_\_\_\_ 1969. The Mwendo Epic from the BaNyanga. Los Angeles and Berkeley, University of California Press. (plusieurs réimpressions)

----- 1970. Une anthologie de la Littérature orale Nyanga. Bruxelles, Académie royales des sciences d'Outre-Mer.

(Une partie de) l'épopée Mwendo et la plus brève épopée Kahindo (publiée dans l'anthologie) des baNyanga ont été reprises dans JOHNSON, John W. et al. (eds). 1997. Oral Epics from Africa, Vibrant Voices from a Vast Continent. Bloomington. Indiana University Press.

comme conseiller dans l'administration territoriale dans le nord de la province de l'Equateur. Il reniait cet engagement d'alors qui était ostensiblement destiné à former sur le tas des cadres congolais et assurer une transition fluide. Mais qui au fond prolongeait inchangés la nature anti-démocratique et les abus de pouvoir institutionnalisés de l'administration coloniale dont il peignait, avec la verve de l'excellent conteur qu'il était, un tableau effarant. Il racontait aussi des conflits sans fin avec des entreprises et des planteurs blancs qui refusaient obstinément tout changement ou profitaient à pleines mains du flottement inévitable après l'indépendance, contribuant cyniquement à enfoncer le pays. Des compagnies forestières qui se croyaient désormais les maîtres absolus coupaient tout ce qu'ils pouvaient, refusaient de replanter comme l'exigeait la loi depuis toujours et ne respectaient plus ni les autorités locales, ni le fisc, ni les tribunaux. Des planteurs avaient dus être sauvés in extremis de la colère de leurs travailleurs excédés de ne plus avoir été payés depuis des longs mois voire des années, et conduits sous la protection des gendarmes au bac vers Bangui, pour ensuite en Europe poser en victimes larmoyantes. Certains, disait Pierre, croyaient le temps de l'esclavage revenu...

Quand en 1964 le pays menaçait d'éclater en guerre civile totale, vint pour Pierre le moment de changer de cap sans toutefois céder au catastrophisme des cyniques et des nostalgiques de la colonisation. Amoureux de l'Afrique et du Congo et désireux de contribuer à l'avenir d'une manière plus significative et durable, il partit aux Etats-Unis pour reprendre des études d'anthropologie et retourner dès que possible. Mes attentes étaient sans doute moins réalistes que les siennes. J'étais encore une toute jeune femme, éperdument amoureuse et enceinte de notre premier enfant, comme Pierre 'bourlingueuse' par nature mais contrairement à lui, qui préférait rêver au concret, passionnée de poésie et de fiction littéraire. Je m'attendais à rencontrer une Afrique fraîche, débarrassée de son terrible fardeau, certes aux prises avec d'énormes problèmes difficiles à se représenter, mais savourant la liberté reconquise et sa propre manière d'être dans le monde que j'espérais apprendre, comprendre et partager. Problèmes ou pas, déceptions ou pas, l'essentiel était cette liberté, de nouveaux chemins à creuser ! Heureusement il y a eu les amis, les collègues étudiants, les hommes et les femmes des 'Gens d'eau' avec qui on a partagé un bout de vie, il y a eu les âmes généreuses pour guider en douceur et les différents Mateene pour fermement recadrer le tout. Grace à eux tous, mes sept années au Congo deviendraient les années formatives qui ont forgé mes convictions et esquissé le canevas pour les choix à poser dans la vie.

### *Sur la colline inspirée*

A notre arrivée le campus situé sur le mont Amba surplombant Kinshasa en pleine expansion bouillonnait sous son aspect idyllique. Une grève d'étudiants nous avait déjà bloqués en Belgique pendant plusieurs mois. C'était leur deuxième grève depuis l'indépendance. Les étudiants protestaient contre une gouvernance encore d'inspiration coloniale et l'autoritarisme des autorités qui étaient encore belges et majoritairement en soutanes. Ils exigeaient la cogestion, l'africanisation des cadres et l'adaptation du contenu de l'enseignement aux



réalités et à l'histoire de l'Afrique. Lovanium était fondée par l'Université catholique de Louvain en Belgique qui tenait encore les rênes et fournissait le noyau des enseignants, tout en garantissant, il est vrai, la qualité de l'enseignement et l'équivalence des diplômes. A nos yeux, n'étant pas Lovanistes et fraîchement arrivés de l'ambiance contestataire de l'Université de Californie, l'ambiance dominante parmi les cadres à Lovanium nous frappait comme une transposition, voire un refuge du vieux monde bourgeois catholique férocement parodié par Jacques Brel et contesté par les étudiants en Europe où mai '68 était en pleine gestation, y compris à Louvain. Malgré les quelques cours et départements spécialisés dans des sujets africains, l'eurocentrisme ambiant nous déconcertait tant il contrastait avec l'enthousiasme pour les études africaines et l'attention prêtée aux spécificités ou angles de vue africains dans de nombreuses disciplines dans les universités américaines.<sup>3</sup>

Conçu comme Haut-lieu intellectuel perché sur sa 'colline inspirée' – « mal-inspirée » dira Mobutu -et construit en longueur de manière à ne point mélanger ses différentes composantes et modes de vie, l'ensemble entouré d'un solide grillage, tout à Lovanium respirait l'enclave. Au milieu une esplanade bordée par les facultés et l'imposant bâtiment administratif. A un bout les Cliniques universitaires, le point de contact avec la société congolaise, et à l'autre, séparé par un vestige de forêt, 'le Plateau' : les résidences des cadres académiques et administratifs avec leurs jardins verdoyants et leur Club privé. Le trait d'union entre l'esplanade et le bosquet cachant le Plateau de vue était formé par une belle grande église avec à l'arrière les logements pour les prêtres et religieux. Les homes des étudiants se trouvaient en contrebas sur le côté de la colline. Un petit magasin, une école pour les enfants et trois entrées gardées confortaient bon nombre de résidents expatriés dans l'idée que la ville et le pays avaient un rapport plutôt théorique avec leur vie et leur servaient principalement de terre d'excursions. Même les fréquentations d'expatriés habitant en ville étaient rares.

Les premières années nous vivions dans la dernière maison d'un petit chemin de terre en cul-de-sac longeant la clôture à l'extrémité du Plateau. Cette clôture et l'absence d'entrée de ce côté du campus nous empêchait de nous promener dans la savane environnante, par ailleurs très détériorée suite aux besoins en bois de chauffage de la ville en pleine croissance. On y voyait encore l'un ou l'autre chasseur avec son chien à clochette à la recherche du rare petit animal comestible dans les broussailles. A part des regards furtifs et parfois un salut poli, ils ne montraient guère d'intérêt pour nous, humains exotiques sur nos vertes pelouses de *paspalum* derrière le grillage.

Cependant, qui dit enclave dit aussi communauté et échanges. Et qui dit enclave intellectuelle dit faculté de parole, débats, divergences et convergences d'opinion et de convictions, facilité d'organisation et de mobilisation. Lovanium était une petite université, de la taille d'un grand lycée ou une école technique où tout le monde pouvait sans peine se situer et se connaître. Entre 1967 et 1969

---

<sup>3</sup>Pour d'autres témoignages et points de vue sur Lovanium voir : NDAYWEL à NZIEM et al. 2010. *Les Années Lovanium : La première université francophone en Afrique subsaharienne. 2 Tomes. Paris, L'Harmattan.* (Une collection de témoignages.)

nous vécûmes la consolidation du pouvoir du président Mobutu et sa progression vers la dictature suivies d'un très mauvais œil par les étudiants. Par conséquence, alors qu'en 1967 les étudiants comptaient encore sur le soutien de Mobutu pour leurs revendications, en 1969 le campus était devenu l'un des rares foyers de résistance contre la dictature, la corruption comme outil de pouvoir et les arrangements avec le néocolonialisme.

Le chemin de 'soubresauts d'un jeune Etat' (l'expression consacrée en Belgique) vers une dictature aux assises solides n'est pas bien balisé. Au niveau du vécu il se présentait comme une suite interminable de petits et grands moments de commotion entourée d'un nuage de rumeurs et d'euphémismes, d'humour noir et de satire, ces derniers soulageant un peu l'ambiance pesante. C'était surtout bruyant et à la longue, fatigués par les sursauts à répétition, toujours plus de citoyens cherchaient la voie de la moindre résistance et se rangeaient pour avoir la paix et survivre, ce qui pour la majorité des Congolais était déjà assez difficile en soi. Il ne leur restait plus que le rire alors, cette arme inaliénable de l'impuissant dans la défense de sa dignité contre l'oppression. Ou alors l'autoflagellation : ces jours-là on assistait à la naissance de l'afropessimisme qui deviendrait le fléau du continent et offrait un boulevard à ce que le Sud-Africain Thabo Mbeki appellera plus tard l'apartheid global. Les expatriés occidentaux, quant à eux, se réfugiaient pour la plupart dans le cynisme, en symphonie avec les nostalgiques dans l'ancienne métropole. Ou se tournaient vers le petit frère 'gentil' du racisme : un paternalisme condescendant qui ne le disputait en rien aux missionnaires d'antan.

| Je me demande parfois si je ne m'étais pas perdue également dans ce tourbillon descendant quotidiennement du Mont Ngaliema si nous n'avions pas habité les hauteurs 'inspirées' du Mont Amba en face et pu bénéficier de clés de lecture proposés par des personnes profondément attachés à la décolonisation et soucieux de l'avenir du pays. Par chance, dès notre arrivée nous étions accueillis par un petit groupe de jeunes progressistes - politologues, économistes, historiens - autour du Pr. Benoît Verhaegen et dans une moindre mesure du moins charismatique Pr. Hugues Leclerc, les deux personnalités de l'IRES (Institut de recherches économiques et sociales). Mon mari Pierre, le seul anthropologue en permanence à Lovanium (d'autres venaient en qualité de professeurs ou chercheurs visiteurs), était attaché à l'IRES. Verhaegen et Leclerc avaient été impliqués dans la vie politique congolaise dès avant l'indépendance et connu personnellement Lumumba et toutes les autres grandes figures politiques. Y compris l'infâme 'Groupe de Binza' qui avait porté Mobutu au pouvoir, serait responsable de nombreux assassinats et disparitions et dont on ne parlait pas à haute voix (un livre interdit sur ce groupe, publié en France, circulait sous le manteau). Verhaegen venait de publier la première grande étude sur les rébellions et en particulier le mouvement de Pierre Mulele à qui il portait une sympathie indéniable. Il était aussi populaire parmi les étudiants et très bien informé de ce côté également.

Le groupe autour de Verhaegen menait une vie sociale intense. Aussi je reçus ma première formation politique à la faveur de soirées et weekends remplis de

discussions souvent poursuivies tard dans la nuit. La tendance était marxiste et maoïste comme dans la plupart des universités en ces temps-là. (Le livre rouge de Mao, le Capital et les autres classiques révolutionnaires, tous strictement interdits, circulaient également). Le marxisme était apprécié en tant que cadre fertile à la fois d'analyse et d'action, mais ce n'est pas pour autant qu'il se forgeait des projets révolutionnaires dans ces discussions comme certains auraient pu s'imaginer. Ce n'étaient point des révolutionnaires. On parlait de colonialisme, néocolonialisme, décolonisation, des rapports de force entre le Nord et le Sud, entre Premier et Tiers Monde ou entre Centre et périphérie selon la théorie de Dépendance que Samir Amin -qui visita Lovanium à cette époque - était en train d'élaborer. On parlait de non-alignement et de l'exportation de la guerre froide à une Afrique qui n'en voulait pas, notamment l'Organisation de l'Unité africaine. De l'infâme Proclamation unilatérale d'indépendance d'Ian Smith en Rhodésie en 1965 contre laquelle les étudiants de Lovanium avaient aussi manifesté, de l'apartheid [en Afrique du Sud](#), des mouvements de libération angolais qui débordaient sur le territoire congolais... En d'autres mots, il s'agissait avant tout de s'informer, de clés de lecture de ce qui se jouait devant nos yeux au Congo et ailleurs en Afrique, et de simples liens d'amitié.

Aussi bien le régime que les autorités académiques se méfiaient des chercheurs de l'IRES en dépit de l'excellent travail dont témoignent encore leurs publications sur des sujets utiles au jeune Etat. Or, du fait de leur ancienne proximité au cercle restreint de personnalités politiques et de tout ce qu'ils savaient de chacun d'eux et des coulisses des 'soubresauts' des premières années postcoloniales, Leclerc et Verhaegen étaient intouchables. Verhaegen d'autant plus depuis la publication du livre sur les rébellions qui paradoxalement fournissait à Mobutu l'argument recherché pour légitimer son régime despotique et aux néocoloniaux occidentaux le prétexte pour leurs relations étroites avec un dictateur sanglant. Pendant des années les médias belges passaient ses crimes et 'bavures' sous silence sous prétexte que Mobutu était l'homme fort dont les Congolais avaient besoin. (Les Africains ne sont pas faits pour la démocratie, était l'idée largement répandue en Europe à l'époque y compris chez des intellectuels.) Mobutu était surtout l'homme capable de maintenir 'l'ordre' nécessaire pour l'exploitation des richesses de cet immense pays.

Entretemps il flottait un petit air contestataire autour de Verhaegen et ses amis. Les autorités redoutaient une emprise idéologique sur les assistants et étudiants congolais qu'il s'agissait d'enrayer. Aussi régulièrement des assistants congolais - et parfois aussi des collègues blancs - se voyaient en visite involontaire dans les locaux de la Sûreté jusqu'à ce que l'intervention de Verhaegen ou Leclerc leur rouvrait la porte. D'autre part Mobutu, redoutable manipulateur d'hommes, y perçut une pépinière de Congolais brillants à coopter et mettre au service de ses desseins. Il le fit à sa manière : sachant qu'ils refuseraient si approchés d'avance, il les nommait ministre par annonce à la radio et personne ne savait qui serait le prochain 'élu'. Ensuite il les enserrait graduellement dans un étouffement de secrets et de corruption de façon à les isoler de leurs amis et anciens collègues à l'université. C'est ainsi que nous perdions les uns après les autres des amis qui nous avaient fait don de leur franchise et confiance et nous permettaient une



certaine proximité au vécu congolais. Cette proximité manquait souvent aux discussions académiques et encore plus à la vie sociale au campus où les expatriés donnaient le ton. La perte de ces amitiés commençait à peser de plus en plus lourd pendant les années après la nationalisation de Lovanium en 1971.

### *Le vécu : leçons de la Ngiri*

Pierre Van Leynseele, mon mari, parlait couramment le lingala et se consacrait à la mise en route de son grand projet de recherches auprès des Libinza, un peuple appartenant au groupe des 'Gens d'eau' ou baNgala, des pêcheurs du fleuve Congo et ses affluents. Les baNgala étaient depuis des siècles, si pas plus longtemps, les maîtres du commerce de longue distance sur le tronçon moyen de cette fameuse route commerciale précoloniale qu'était le fleuve qui avec ses affluents totalise plus de 13.000 km de voies navigables. Avec l'aide de leurs commerçants intermédiaires et personnel de navigation sur les grands bateaux, du temps de la colonie ils avaient gardé l'hégémonie du commerce fluvial de poissons, commercialisés dans les villes par des communautés de baNgala installées dans leurs propres quartiers. Les villages des Libinza, qui consistent typiquement en des îlots presque tous faits par main d'homme, se trouvent dans la magnifique région marécageuse de la Ngiri, un affluent du bas-Oubangui, maintenant fort heureusement une réserve naturelle. Les femmes s'occupent du commerce à courte distance avec les gens de la terre ferme du produit de la pêche des hommes et d'elles-mêmes et fréquemment gère l'argent de la famille. A la bonne saison les hommes s'installent sur des campements de pêche sur le fleuve et vendent leurs produits, frais ou fumés, à leurs commerçantes sur les bateaux de passage. Aussi certaines femmes s'impliquent presque uniquement dans le commerce à longue distance entre Mbandaka, Kinshasa ou encore Mankanza en amont de Mbandaka. Les hommes font de fréquents va-et-vient entre le fleuve, les villes et la famille dans la Ngiri. A l'époque précoloniale, les baNgala avaient une économie monétaire, pratiquaient la grande polygamie et étaient également connus comme des redoutables guerriers.<sup>4</sup> De notre temps un homme Libinza avait jusqu'à quatre épouses dont les deux premières devaient appartenir aux Gens d'Eau, les autres étant souvent originaires de la terre ferme ce qui favorisait des liens commerciaux. Et la paix...

Quant à moi, je n'étais vraiment pas venue en Afrique pour une vie de dame et de maman au campus, pour siroter du thé avec d'autres épouses et mamans. Aussi après la naissance de notre aînée Brigitte, j'étais pressée d'échapper aux thés de dames et de convaincre Pierre que je comptais m'inscrire à l'université mais également l'accompagner dans ses voyages et participer à ses recherches autant que les grossesses et soins de nourrissons le permettraient. L'année académique étant déjà en cours, je m'inscrivis d'abord en tant qu'étudiante libre à des séminaires d'anthropologie et en septembre 1968 en première

---

<sup>4</sup>Le seul livre existant sur eux était *Among Congo Cannibals* par John W. WEEKS et datait de 1913. Weeks était un missionnaire protestant anglais. Quand il a écrit le livre il avait déjà séjourné depuis 30 ans dans la région et protesté contre le régime inhumain de l'Etat libre du Congo. Il écrit que les baNgala « *were one of the finest tribes on the Congo. The bangalas were reported to be a strong, warlike, cannibal tribe of fierce habits, cruel customs, and independent spirit.* » (Le livre est disponible comme ebook sur internet.)

candidature. Cependant, les cours de linguistique générale et africaine éveillèrent une attirance plus vive pour la linguistique et les langues africaines. L'année suivante je changeai donc à la faculté de Philosophie et Lettres où j'arrivais au même temps, en 1969, que Gérard Pili Pili Kagabo – nous l'appelions simplement Pili Pili - qui commençait des études d'Histoire tandis que moi je faisais une candidature unique en philologie africaine.

Brigitte avait un peu plus d'un an lors de notre premier voyage, à trois, par le fleuve Congo sur un grand bateau poussant plusieurs barges pleines de passagers jusqu'à Mbandaka. Pour ensuite, dans le petit bateau à moteur acheté avec les fonds pour la recherche et équipé à Mbandaka, remonter l'Oubangui jusqu'à ce qu'on trouve l'embouchure de la Ngiri, qui était presque complètement bouchée par des jacinthes d'eau. De là il fallait encore deux jours de voyage difficile, sous les regards impassibles de flamands roses et nombreux autres animaux, pour suivre par tâtonnements cette première fois le lit de la Ngiri qui serpentait dans le vaste couloir de marais parsemé de petits îlots et longé des deux côtés par l'impénétrable forêt équatoriale. Pour finalement arriver chez les Libinza.

Ce n'est pas ici l'endroit pour raconter les voyages époustouflants, les aventures, l'accueil extraordinaire et le vécu chez les Libinza. Dans le cadre de l'hommage à l'historien qu'était Pili Pili je voudrais raconter comment cette petite ethnie très peu connue de pêcheurs et les Gens d'eau plus en général ont négocié la colonisation d'une manière particulière qui a facilité des relations toute naturelles d'égalité entre nous. Et comment par cette égalité dans la diversité de nos origines [différentes](#) ils m'ont grandement aidé à balayer les nids de poussière que l'éducation européenne à la 'blanchitude' avait inévitablement laissé dans mon subconscient. Quand bien même dans ma famille d'humanistes il n'existait pas la moindre affinité par rapport au colonialisme. Et deuxièmement comment, souvent par contraste, cette expérience m'a permis autant que se pouvait jauger la nature du colonialisme au-delà de concepts somme toute slogansques car manquant d'épaisseur, tels qu'occupation de terres d'autrui, exploitation violente, racisme primaire.

Dès les premières semaines j'ai compris que ces Libinza avaient échappé aux pires stigmates du régime colonial. Pour les recherches de Pierre – et aussi les miennes d'abord sur les femmes et ensuite sur la langue – l'arrangement était simple et honnête : les Libinza décidèrent qu'ils étaient intéressés à ce que leur mode de vie et leur culture soient documentés pour les générations futures. Ils n'avaient pas d'admiration particulière pour des intellectuels ni pour des Blancs mais prenaient notre travail au sérieux et le suivaient, posaient des questions, réfléchissaient avec Pierre, faisaient spontanément des suggestions. Et libéraient parfois du temps précieux. Ainsi de sa propre initiative notre hôte Gaston Monseia Mata Mowoso nous accompagna pour le premier grand voyage seuls dans notre petit bateau depuis la Ngiri jusqu'à Kinshasa pour nous apprendre les secrets de la navigation et des dangereux caprices du fleuve. Il avait raison. Bien que Pierre fût doué pour la navigation, je ne sais pas comment on aurait fait sans les leçons de Gaston. Naviguer sur le fleuve était d'autant plus compliqué au fur

et à mesure que des balises étaient masqués par la végétation et invisibles depuis une petite embarcation au ras de l'eau, et de plus en plus venaient à manquer. Je vois encore Gaston continuellement scruter l'eau et les rives. Le moindre frémissement retenait son regard. Un banc de sable sous la surface ? Ou seulement un crocodile ou gros poisson capitaine ? Pour ne pas mentionner les tourbillons traîtres, car cachées sous la surface et invisibles à l'œil amateur, au confluent avec le Kasai... ou le courant furieux dans le boyau du Chenal. En plus, il n'y avait pas de village, pas de population, pas de moyens de communication, on était seuls et tout petits dans cette immense nature.

C'était cela la vie des pêcheurs du fleuve. Et souvent encore en pirogue sans moteur, donc bien plus fatigant et hasardeux encore. Pendant ce long voyage ainsi que les jours que Gaston est resté chez nous au campus - tout naturellement comme nous étions restés chez lui -, à travers les longues conversations et les rencontres avec ses amis à Kinshasa, j'ai commencé à voir que ces Gens d'eau, étaient étonnamment 'peu colonisés'. Un exemple suffira. Nous sommes allés avec Gaston dans une grande banque sur le boulevard du 30 juin où lui et nous avions à faire. Or j'ai vu non seulement à Kinshasa mais également dans d'autres capitales africaines qu'après plusieurs années d'indépendance des gens des cités et à plus forte raison les 'broussards' de l'intérieur peinaient encore à s'approprier le centre-ville et les institutions 'blanches'. Ils longeaient les murs et devaient faire des démarches dans l'un des imposants bâtiments administratifs (partout faits pour impressionner les timides) était un véritable cauchemar. Les banques étaient tout à fait hors limites. Non ainsi pour Gaston du fin fond de la Ngiri et d'autres Gens d'eau... On les reconnaissait de loin dans les banques à Kinshasa, parfaitement à l'aise, parlant lingala - et non pas le français d'usage dans ces haut-lieux des élites - à voix tonitruante, habitués qu'ils étaient de se parler à distance sur l'eau mais également de se faire respecter.

De par leur métier les Gens d'Eau étaient mobiles et connaissaient intimement les multiples petits et grands cours d'eau du bassin du Congo. L'habitat des Libinza avec les recoins de marais et un système efficace d'alerte<sup>5</sup>, ainsi que leurs campements de pêche aux cent mille diables au milieu du fleuve leur procuraient une mesure exceptionnelle de protection contre la répression et le harcèlement de la part des autorités coloniales. A cela s'ajoutaient les liens étroits de parenté et d'entraide avec les autres groupes de pêcheurs baNgala (dont les Bobangi). Les connaissances inégalées de tous ces Gens d'eau de la navigation sur le fleuve et ses confluent leur assuraient des emplois de personnel navigant sur les grands bateaux de transport fluvial. Sous l'œil bienveillant de ceux-là le commerce de poisson par leurs propres réseaux non seulement continuait du temps de la colonie mais florissait à fur et à mesure de la croissance des villes le long du fleuve.

---

<sup>5</sup>Dans la Ngiri la transmission d'alertes et certaines annonces importantes se faisait encore toujours par rythmes spécifiques (sortes de messages codés comme Mayday ou certains ordres militaires) relayés en chaîne par des tambours 'tamtam' à deux lèvres. Sur l'eau tous les sons portent très loin, en cas d'alerte les intéressés avaient donc des heures le temps pour se préparer et au besoin disparaître.



Dès lors ils étaient relativement riches et sentaient rarement la nécessité d'entrer dans l'emploi de tiers pour vivre. Ce serait non seulement vendre leur indépendance pour une croûte de pain, mais mettre en péril leur dignité qu'ils associaient à la virilité mais cela valait également pour les femmes. Ils n'avaient rien contre, au contraire, nous assuraient-ils à nous, 'gens de bureau', mais ce n'était pas pour eux ! Ils avaient l'âme et la capacité d'adaptation de voyageurs. Ils se sentaient à l'aise aussi bien sur le fleuve et le long des autres cours d'eau que dans les villes où ils contrôlaient leur secteur d'activité. Le poisson d'eau douce étant l'aliment de prédilection des Congolais, ils soignaient la qualité de leur marchandise et ne se plaignaient pas. Bien sûr, il y avait des différences de richesse parmi les Libinza. Il y avait des familles qui principalement par manque d'accumulation de capital devaient se limiter au commerce local moins rentable.<sup>6</sup>

Pauvres ou riches, tous les Libinza passaient en principe annuellement du temps dans les campements sur le fleuve. La vie dure et spartiate, entre hommes, permettait de renouveler les forces mentales et physiques, la 'virilité' rongée de multiples manières dans la vie quotidienne durant l'année. Aucun Libinza qui se respectait ne voulait rater ces occasions de se ressourcer. En marquant un arrêt, le campement servait aussi à réfléchir et faire le point sur les influences et pressions idéologiques, la situation du pays et l'avenir. On y devient philosophe, disait Pierre. Ces séjours sur le fleuve étaient également importants pour le renforcement des réseaux et de la cohésion entre Gens d'eau de partout, aussi bien de l'intérieur que des villes.

D'autre part, déjà tôt dans la colonisation les Libinza comprirent l'utilité de la scolarisation et envoyaient tous leurs enfants aux écoles des missions. Sans toutefois s'intéresser au christianisme - au désespoir des missionnaires... Ni à l'éducation supérieure, sauf de très rares exceptions - je n'ai connu qu'un seul licencié des baNgala, un homme haut-placé, et même lui était nostalgique du fleuve et de la virilité de la vie des pêcheurs. Je n'ai pas connu de prêtres parmi eux non plus (à moins qu'ils aient choisi de ne pas les mentionner ?). La dictature de Mobutu ne les impressionnait pas davantage. Ils ne croyaient pas les médias censurés et comptaient, une fois de plus, sur leurs propres réseaux pour s'informer. Comme probablement tout au long de leur longue histoire de gens d'eau, une fois de plus ils s'adaptaient tout en gardant leurs distances.

Les Gens d'eau s'étaient donc aménagés une niche profitable dans le système colonial tout en se tenant pour l'essentiel aux marges par un fonctionnement en réseaux fermés et par les avantages que leur offrait leur environnement et leur

---

<sup>6</sup>Notez que les Libinza devaient obligatoirement commercer avec la terre ferme, puisque on ne peut vivre de poisson seul et les petits îlots du Ngiri ne permettaient pas de cultiver suffisamment d'aliments de base. Dans les marais on ne trouve pas non plus les espèces d'arbres pour fabriquer des pirogues et des pagaies ni du minerai de fer pour les forgerons - une caste parce que anciennement ils frappaient également la monnaie dont ils devaient contrôler l'émission, la valeur d'échange etc. Le commerce de courte distance était la tâche des femmes. Un pêcheur qui n'avait pas accumulé assez, lui ou sa famille, pour épouser plusieurs femmes était d'autant plus handicapé que son unique épouse devait également s'occuper des enfants et le ménage, des tâches partagés entre les épouses dans un ménage polygame. Mais en fait les familles monogames étaient rares.

mobilité afin d'échapper aux pires contraintes et humiliations propres au régime colonial. Une niche dont des peuples agriculteurs auraient seulement pu rêver. [Un](#) empêche que cela n'exclut pas des discriminations humiliantes. Dans les seuls emplois coloniaux qui les intéressaient vraiment, dans la navigation fluviale, l'accès aux titres de capitaine ou autre haute fonction était verrouillé, même si dans la pratique ils faisaient souvent le travail. Or, ils possédaient tout ce qu'il fallait pour ces grades de la hiérarchie, sauf la couleur de la peau. Et sans doute sauf la 'blanchitude', cet ensemble de langage et comportements appris censé indispensable pour fonctionner dans les cercles supérieurs des Blancs. Après l'indépendance ces obstacles ont été relativement vite levés. Mais alors le transport fluvial a commencé à se détériorer. Le nombre de moteurs hors-bords augmentait aussi pour tant bien que mal remédier à cette détérioration. Cependant ils se trouvaient dans une période de défense des acquis plutôt que d'expansion.

Mais comme pour tous les colonisés, pour eux également le prix était bien plus lourd qu'on se l'imaginait venant d'un pays occidental. Déjà avant notre premier départ le Dr. Renoirte, chef de Médecine interne à Lovanium, nous avait confié un petit stock d'antibiotiques et autres médicaments sophistiqués avec leur mode d'emploi, à remettre au principal guérisseur des Libinza. Renoirte le connaissait car la Ngiri avait fait partie de la vaste région qu'il desservait comme médecin du temps de la colonie. De sa propre initiative, il avait étroitement collaboré avec des guérisseurs de haut niveau. « Ce monsieur sait parfaitement quand et comment appliquer ces traitements et en outre y joint des thérapies psychologiques, le traitement de l'âme qui nous fait défaut, disait-il, il a une petite clinique sur son îlot et si nécessaire enverra ses patients au poste de santé ou à l'hôpital à Mbandaka. » Renoirte avait raison, c'était un guérisseur très intelligent et capable qui avait la confiance de tous. Seulement pour le bien de ses gens, il devait pouvoir compter sur les services de santé publique. Ceux-là dataient de l'ère coloniale. Le premier poste de santé - tout comme la première école - se trouvait à une journée de voyage par voie d'eau, et Mbandaka à plusieurs journées, dépendant de l'embarcation et du trajet. Et, héritage du système colonial, l'excellent assistant médical qui tenait à lui seul ce poste qui desservait une énorme région, possédait toutes les connaissances pour les diagnostics et traitements d'un médecin généraliste - ainsi que bien plus d'expérience -, sauf le titre... et sauf, bien sûr, le salaire. En théorie il aurait dû 'assister' un médecin mais les médecins blancs étaient partis. (En outre, il manquait des médicaments et certains moyens pour les analyses.)

Une fois de plus, tout comme dans le cas des capitaines de navire - ou aussi les assistants agronomes qui avaient d'ingénieurs tout sauf le titre -, le système colonial est en cause. Jusqu'à la fin des années 1950 les études universitaires et donc aussi le titre de médecin étaient inaccessibles aux Congolais, qu'ils fussent des brillants étudiants ou, encore moins, des grands guérisseurs. J'ai dû me rendre compte là-bas, au fin fond du bassin du Congo, du profond mépris et du formidable gâchis de talents que ce système a signifié. Il y a beaucoup d'autres talents qui se sont perdus par pur préjugé raciste ou également dû au dédain des colonisateurs pour tout ce qu'ils appelaient 'traditionnel' et qui était, à leurs

yeux, d'office inutile au monde de la modernité. Quoique les Belges préféreraient toujours les gens 'traditionnels' aux 'évolués' qu'ils considéraient comme un mal nécessaire pour servir d'auxiliaires aux blancs, mais un outil à double tranchant car ils devenaient 'trop malins'. Cet ambivalent amour-dédain (qu'on entendait à profusion dans la mission où Pierre avait stocké du carburant pour le bateau en échange pour une caisse de whisky par voyage pour les Pères [flamands de Scheut](#)) pour des 'indigènes' assez acculturés et alphabétisés pour être utiles et soumis, mais qui pour le reste s'occupaient de leurs affaires 'traditionnelles', est fondamental pour comprendre le colonialisme belge. C'était aussi le fondement de l'idée d'Afrique et des Africains répandue parmi les Belges en Belgique et qui reste solidement ancrée.<sup>7</sup>

Pour un autre exemple qu'on trouverait peut-être farfelu mais je ne le crois pas, il faut se déplacer mentalement au temps de la conquête coloniale. En ces temps il existait une compréhension 'spécialisée' de systèmes monétaires, dont celle des mouvements d'inflation et de déflation dont Pierre en a reconstruit quelques-uns de l'époque précoloniale - et à propos desquels le compagnon cuisinier-comptable de 'l'explorateur' Savorgnan de Brazza s'était déjà posé des questions dans ses carnets de voyage dans cette région au XIXème siècle. Pierre les a reconstruits à l'aide de ces spécialistes d'antan ou leurs descendants: les castes de forgerons qui frappaient la monnaie et fonctionnaient comme des banques centrales pour les systèmes monétaires des gens d'eau et des multiples marchés dans toute la région. Sûrement au début de la colonisation la jeune élite de ces forgerons auraient fait d'excellents élèves banquiers ?

Je découvris - c'étaient des choses qu'on croyait savoir mais dont on mésestimait lourdement les incidences - qu'en réalité lors de la colonie il n'avait existé ni même une ébauche de formation d'élites congolaises (outre des prêtres) au-delà des 'évolués' qui devaient se contenter du niveau d'assistant médical ou agronome, [instituteurprofesseur-d'école](#), 'clerics' administratifs, sous-officiers..., peu importe leur intelligence et leur vrai niveau de connaissances. Monseigneur Luc Gillon, le recteur-bâtitteur de Lovanium, avait beau se vanter tous azimuts d'avoir créé la première université francophone en Afrique subsaharienne. Mais c'est oublier que les Français formaient des médecins, des capitaines et tout l'éventail d'autres élites en France même ; qu'il y avait des universités anglophones en Afrique depuis le XIXème siècle (en 1876 Fourah Bay College à Freetown en Sierra Leone est devenu la première université africaine complète de style occidental) ; tandis que les Belges refusaient aux Congolais jusqu'en 1960 toute bourse pour étudier à des universités métropolitaines... Pourquoi ? Parce qu'ils refusaient toute idée d'égalité, c'est aussi simple que ça.

Les Libinza ont secoué bien des idées reçues qui peuplaient mon subconscient. Ils habitaient 'l'Afrique profonde' mais n'étaient pas des 'pauvres gens', ils ne nécessitaient ni voulaient notre 'aide' - c'était plutôt le contraire. Leur aide était [si](#)-généreuse. Etudiante en africanisme (concept déjà équivoque...) ignorante de l'Afrique, ils auraient eu toutes les raisons de se moquer de moi, mais ils ne l'ont

---

<sup>7</sup>Et continuent, hélas, à être répandues à travers la publicité pour la grande majorité des projets et ONG de développement qui refusent le vrai débat sur ce sujet...



pas fait. Ils ne nous avaient nullement invités chez eux mais ne nous ont pas poliment renvoyés à notre monde non plus. Ils ont par contre fait don de leur confiance qu'on serait capables d'apprendre et, si pas à ce moment-là alors un jour, de comprendre. C'était important pour eux et à raison. Ils voulaient que le monde sache qui ils étaient en vérité, leur histoire, leur génie, leur capacité de construire et non de subir, leur fierté. C'est ce que j'ai essayé de faire ici, en bref et en amateur. Car leur histoire est importante pour l'histoire du Congo. Dans la foulée ils m'ont aidé à ouvrir les yeux et faire le ménage dans ma tête, simplement en n'étant pas conformes à l'idée d'Afrique répandue par l'Occident.

Ils ont aussi aidé Pierre qui était l'acteur principal de l'aventure, qui a pris l'initiative et a pendant des années vécu beaucoup plus de temps avec les Libinza que moi, y compris sur les campements. Pierre n'était pas un révolutionnaire mais un intellectuel honnête - et un rien têtu - qui refusait d'admettre que quelque chose était incontestable ou incontournable parce que 'tout le monde' le disait. Comme il l'avait espéré, les Libinza ont donné de quoi défier les canons d'une certaine anthropologie complaisante de l'époque. Dans ses recherches il se voyait amené à mettre l'accent sur l'économie et l'histoire des Libinza qui offraient le plus de valeur explicative. Cela lui fut inspiré par les Libinza eux-mêmes qui attachaient beaucoup d'importance à leur économie et se reportaient toujours à l'histoire (de commerce, systèmes monétaires etc.) et aux changements intervenus. Le système socio-politique était parfaitement adapté au dynamisme économique. En général leur société présentait un grand dynamisme qui contrastait avec l'immobilisme - ou la stagnation - qui sortait de la plupart des études anthropologiques de sociétés africaines sous la colonisation.

Or cette approche s'écartait des postulats du courant majoritaire de l'anthropologie de l'époque qui décrivaient et expliquaient les systèmes 'traditionnels' africains uniquement dans la synchronicité, comme une photo momentanée. Ils attribuaient en outre des rôles dominants aux systèmes sociaux ou sociopolitiques (principalement basé sur la parenté) et 'religieux' ou de pensée. Le système économique serait organisé en fonction des premiers et d'intérêt secondaire. Quant au changement, la plupart des anthropologues assumaient - que ce soit par postulat pour les besoins de l'étude scientifique ou censé correspondre à la réalité historique ce qui prêle au soupçon d'eurocentrisme - que la société traditionnelle avait continué ~~pour ainsi dire~~ inchangée depuis des temps immémoriaux et que des changements significatifs étaient seulement intervenus suite au contact avec l'Occident. Laisse à elles-mêmes les sociétés africaines seraient des sociétés 'fermées' qui résistent au changement contrairement à la société occidentale qui serait par nature 'ouverte'. Pierre démontrait, par contre, que la société Libinza était 'ouverte' et changeait pour s'adapter à des nouvelles situations bien avant la colonisation. (Donc si elle résistait à la pression de la culture occidentale dominante, p.ex. à l'évangélisation, ce n'était pas parce qu'elle résistait au changement en soi, mais que ce changement-là ne l'arrangeait pas.) Aussi déjà dans l'histoire de cette société le système socio-politique des Libinza s'était adapté à l'évolution et

cycles économiques.<sup>8</sup> Ce qui implique à son tour que, si l'on regardait le système uniquement comme il se présentait sur la 'photo' au moment de l'étude, sans prendre en considération des changements historiques (rapportés et/ou traçables), on était confronté avec des contradictions et déséquilibres inexplicables.

D'autre part, Pierre répétait toujours que la théorie doit ressortir des faits<sup>9</sup> et non pas l'inverse. Il reprochait notamment à des anthropologues marxistes, alors en vogue, de 'coller' la théorie sur les données, voire de collecter les données en fonction de la théorie ou d'hypothèses préalables. Cela lui a valu des reproches d'être 'ethnographe' et non pas anthropologue de la part de certains concurrents académiques plus à la mode. S'il est vrai qu'il a toujours insisté sur des solides données de base, c'est qu'il était un excellent anthropologue de terrain, rarement satisfait et jamais émettant une hypothèse avant d'avoir cherché par tous les moyens des données qui l'infirmieraient. Mais il avait encore une autre motivation. Les jeunes anthropologues africains en formation voudraient, à raison, décoloniser et renouveler les sciences africanistes. La tâche primaire d'un anthropologue occidental était, disait-il, de fournir des données de qualité sur lesquelles ils pourraient travailler dans l'avenir. Tout en élaborant des explications théoriques, il fallait faire attention de ne pas voiler les données en y imprimant une théorie qui, une fois dépassée ou tombée en désuétude, rendrait les données de base difficilement accessibles.

J'avais espéré rencontrer une Afrique fraîche savourant la liberté reconquise et sa propre manière d'être dans le monde. Une propre manière d'être j'ai été heureuse de rencontrer chez les Gens d'eau et leur capacité de s'adapter et monter au créneau sans y renoncer. Quoiqu'il ne fallait pas rêver. Ni croire que, s'ils avaient souffert relativement peu à force de chercher à tourner la situation coloniale à leur avantage tout en préservant leur âme et leur espace vital, ils sortiraient également indemnes de la suite. J'ignore ce qu'ils sont devenus à travers la longue nuit de guerre et d'arrêt du transport fluvial. Mais on est condamnée à rester optimiste car ces gens avaient une force formidable.

### *Entre étudiants*

Quand Gérard Pili Pili Kagabo arrivait au campus en septembre 1969, tous nous étions encore abasourdis par la chasse à l'homme et la boucherie qui furent la réponse de Mobutu à la [fronde des jeunes espoirs de la nation](#), **\*\*\*la** volonté des étudiants de manifester pacifiquement, début juin 1969, dans l'espoir de mobiliser la population et d'obtenir du changement. Après l'orgie de répression, nous étions partis dans la Ngiri où le lendemain de notre arrivée tous les anciens

---

<sup>8</sup>Voir à des changements profonds d'activités économiques, s'il est vrai que les Libinza avaient été des agriculteurs à un moment donné convertis à la pêche comme activité principale, possiblement après avoir été repoussés dans les marais. Ce qui est une hypothèse possible suggérée par certains et soutenue par certaines données, mais pas prouvée.

<sup>9</sup>Citation du prestigieux anthropologue britannique E.E.Evans-Pritchard que Pierre admirait.

(les leaders) se sont réunis sur notre îlot : « que s'est-il passé aux enfants ? » « Euh, vous n'avez pas entendu la radio ? » « On ne croit pas ce qui se dit à la radio. » Alors on a raconté. Puis je suis rentrée avant Pierre pour passer mes examens. Les soldats qui avaient encerclé tout le pourtour du campus ne semblaient plus faire les cent pas le long de la clôture devant notre maison. Ils avaient manifestement tué tout le gibier encore existant dans la savane parce qu'on n'a plus jamais vu les gentils chasseurs avec leurs chiens à clochette. Désormais on avait droit à des visites de soi-disant 'faux soldats'. Ils s'étaient servis comme ils pouvaient dans notre maison. Comme j'étais souvent seule, Mgr Gillon a envoyé un camion pour nous déménager à une nouvelle maison à Righini. Contre mes désirs, en plein examens.

Pili Pili et moi avons donc un certain nombre de cours ensemble cette année, notamment ceux d'histoire. Je me rappelle l'histoire de la révolution française, un sujet attrayant pour nous tous qui espérions toujours une véritable révolution pour en finir avec l'héritage de la colonisation. Et également avec la dictature de Mobutu mais cela ne se disait plus tout haut dans les couloirs de la faculté. Puis il y avait Louis Jadin, le vieux chanoine aveugle, qui enseignait l'histoire d'Afrique et en particulier du Congo, mais qui se résumait à l'histoire des missionnaires. Jadin enseignait dans un style rhétorique du XIXème siècle, avec des R roulés et une éloquence solennelle qui, à mes yeux, faisait bon ménage avec le contenu vieillot de son cours. Seulement... ce n'était pas si 'vieillot' que ça pour nos ~~condisciples~~ ~~lègues~~ ~~étudiants~~, au contraire ! A mon étonnement j'entendais des conversations animées entre fils de Scheut et des Jésuites, fils de Pères blancs et de Capucins ou ~~autres~~ Mill Hill ~~ou autres~~ dont je connaissais à peine les noms. Quant aux filles, les bonnes sœurs de leurs écoles avaient des noms plus localisables : Sœurs de Marie de Bukavu ou du Kwango de Kikwit, Sœurs de Sainte-Marie de Mbuji-Maji quoique Sœurs de la Grande Dame de Gand laissait un peu perplexe. Un nombre étonnant de garçons venaient de grands ou petits séminaires. Pili Pili était l'un d'eux et avait fait même des études de théologie en Europe, mais comme d'autres il n'était finalement pas devenu prêtre.

Que penser de ces vocations, étaient-elles réelles ? Ou les jeunes tombaient-ils dans le piège de la sélection des Pères ? Ils n'avaient guère le choix. Depuis leur tendre âge ils vivaient généralement la plus grande partie de l'année en vase clos dans l'enceinte d'une de ces immenses missions du Congo comme on n'en trouvait pas ailleurs : riches, omnipuissantes, imposantes comme les propriétés de seigneurs féodaux du Moyen-Age. Pour ces enfants la mission était leur seule fenêtre sur le monde. Leur seule fenêtre aussi sur la mobilité sociale. Une fenêtre - même fausse - sur l'égalité et le respect. Mais à quel prix ? Ne s'agissait-il pas en réalité de détournement de la jeunesse, de lavage du cerveau de jeunes enfants ? Pierre et moi avons passé notre adolescence en Europe, lui chez les Jésuites, moi dans un pensionnat du Sacré Cœur, la version féminine d'une éducation jésuite. Les deux nous avons ressenti cette éducation, excellente sur le plan académique, comme une overdose sur le plan religieux et à dessein fort élitiste. Depuis lors l'Eglise ne nous intéressait plus. Mais voyant maintenant l'incroyable emprise de l'Eglise sur les jeunes Congolais doués, j'attrapai une solide antipathie pour Rome et ses missionnaires qui s'étaient avec grand succès

investis dans l'implantation idéologique de l'entreprise coloniale dans les esprits des colonisés. Ce qui plus est, en s'y prenant aux enfants. Et en plus aux enfants des plus démunis, car avec les élites 'traditionnelles', savais-je, ou chez des gens indépendants d'esprit comme les Libinza, les missionnaires avaient eu beaucoup moins de succès.

C'était le vieux modèle de la 'pacification' inventé par les Espagnols lors de leur colonisation des Amériques. Quand la soumission des 'indigènes' par la force tardait ou échouait, les Espagnols envoyaient une armée de missionnaires catholiques qui, eux, réussissaient à merveille et bien plus durablement au moyen de l'évangélisation. Les Belges étaient les seuls en Afrique d'avoir adopté ce modèle avec tant de zèle. Ils l'avaient perfectionné en synchronie avec un racisme paternaliste à outrance et une aversion prétendument 'progressiste' d'élites, qui était en réalité un rejet quasi absolu d'assimilation. La promesse d'assimilation qui – même si un leurre – avait été le moteur de la formation d'élites africaines dans les autres colonies. Si l'on y regardait de près, le modèle belge était génial en vue d'une hégémonie coloniale durable jusqu'à la fin des temps. Par le biais de l'idéal proclamé d'une scolarité primaire pour tous, les missions socialiseraient dans la soumission et le service à la colonie tous les enfants congolais, tout en maintenant le couvercle sur la mobilité sociale. Quand d'autres pays africains avançaient vers l'indépendance, le Congo belge ne possédait pas d'élites formées pour prendre la relève des cadres coloniaux. 'L'émancipation congolaise' ne serait pas pour demain, ni pour dans trente ans. C'est pourquoi vers la fin des années 1950 des politiciens à Bruxelles proclamaient encore haut et fort que le régime colonial durerait encore bien cent ans! C'était la blague la plus paraphrasée sur le campus, éclats de rire [narquois](#) assurés...

L'Eglise belge captait mieux l'air du temps des années 1950 sans toutefois sympathiser avec les premiers contestataires congolais. Pour elle aussi, les Congolais ne seraient 'pas prêts' ou 'émancipés' avant très longtemps, mais elle projetait la formation d'urgence d'une élite universitaire catholique. Cependant, pas plus que les autres Belges elle préconisait une politique d'assimilation à la française en ouvrant l'Université catholique de Louvain aux étudiants congolais du premier cycle. D'où la création de notre Université Lovanium, selon la bonne vieille logique belge (récemment introduite dans la colonie au grand dam de l'Eglise) suivie par une initiative laïque de fondation d'une université officielle concurrente à Lubumbashi. La question était comment l'Eglise belgo-congolaise se projetait par rapport à l'avenir du Congo ? Grâce à la 'Trinité' du pouvoir politique au Congo belge : l'administration, l'Eglise et les grandes sociétés – dans laquelle les trois pouvoirs n'étaient pas séparés mais dans un rapport de force - elle avait une force d'impact comme dans aucune autre colonie africaine. Quel rôle comptait-elle jouer à l'avenir ? [\\*\\*\\*](#)Considérant l'emprise de l'Eglise sur les Etats et les peuples d'Amérique latine plus d'un siècle après les indépendances, on comprenait pourquoi la seule élite congolaise qu'elle avait formée dès le début de son enseignement hégémonique, était celle des prêtres et religieux. Où figurait le Royaume du ciel dans ce rapport de force bien temporelle



soigneusement construit à travers les années ? Il y avait de quoi se poser des questions.

Or une remise en question du rôle de l'Église était un sujet difficile à aborder dans les couloirs de la faculté. Chez certains cela virait vite dans l'émotion et l'irraisonné, que ce soit pro ou contre le pouvoir de Rome. D'autres se taisaient, on sentait chez eux une douleur, un déchirement non résolu. Manifestement le 'fils ou fille de' avait un sens bien profond chez eux.

L'année suivante nous avions cours du philosophe et linguiste congolais Valentin Mudimbe, professeur brillant, homme mystérieux. Son opacité me rendait mal à l'aise. Alors tout à coup il me surprit. Dans un petit travail sur la [Négritude](#) j'avais argumenté, si je me rappelle bien, que cette pensée qui générait une si belle et militante littérature était au fond l'image inversée de la pensée raciste occidentale et en acceptait donc les postulats raciaux. Or je n'étais pas si sûre de mon raisonnement et étant la seule Blanche dans le cours, je craignais qu'il le prenne comme une provocation ou simplement comme une grosse bêtise. Dans les cours de Mudimbe il fallait être toujours sur le qui-vive. Son enseignement était plein de défis, de petites bombes sous un discours faussement maté qui faisaient sursauter l'esprit et voler en éclats ce qu'on aurait pu croire acquis. Je l'avais aussi déjà vu dans le cercle de Benoît Verhaegen ce qui rassurait un peu. Mais critiquer la [Négritude](#) de Senghor et Césaire ? Je reçus mon papier de retour sans commentaire mais avec une note étonnamment élevée... Qui était donc derrière sa façade de barbelés cet homme clairement promis à un grand avenir ?

Nous étions trois femmes dans notre année en philologie africaine, toutes trois des étudiantes atypiques. (Nous sommes encore toujours amies et sur la même ligne.) Antoinette Mpunga Wailunga, dite 'ma sœur', était religieuse. Je l'ai retrouvé vingt ans plus tard en Belgique, mariée et mère de quatre enfants. En [rétrospective](#) c'était prévisible, elle était généreuse, toujours prête à aider, mais très indépendante de nature, une [sacrée](#) forte personnalité. Le personnage le plus imposant et élégant des trois était Clémentine Faïk-Nzuzi, déjà une poète publiée qui sera plus tard professeur à l'Université catholique de Louvain en Belgique et une des poètes et écrivains congolais les plus connues et primées. Nous étions voisines à la clôture du Plateau, déjà amies et nos petites filles avaient le même âge et étaient copines de jeu. Clémentine connaissait Valentin Mudimbe personnellement. Je suppose que c'est d'elle que j'ai appris qu'il avait été [Bénédictin](#) et était en plein déchirement intime par rapport à ce passé. Il écrivait des poèmes et un roman pour y voir plus clair. « Déchirures » est le titre de son premier recueil de poèmes de 1971. « Entre les eaux » celui, tout aussi éloquent, de son premier roman publié en 1973 et initialement sous-titré : « Dieu, un prêtre, la révolution ». Colère, déchirure. Dieu, Marx, Che Guevara. Rejets à répétition, avances par tâtonnement, toujours colère. J'ai récemment relu ce roman écrit ces jours-là et relevé ce dialogue :

- Tu vas trahir, m'avait dit mon supérieur...
- Trahir qui ?
- Le Christ.

- Mon Père, n'est-ce pas plutôt l'Occident que je trahis ? Est-ce encore une trahison ? N'ai-je pas le droit de me dissocier de ce christianisme qui a trahi l'Évangile ?

- Vous être prêtre...

- Pardon, mon Père, je suis un prêtre noir.

Voilà la trahison des missionnaires blancs<sup>10</sup> : l'enchevêtrement du message chrétien - ou humaniste - et la doctrine de la suprématie occidentale et raciale. Pour être sélectionné pour la prêtrise, il fallait être occidentalisé. Aliéné de ses racines, de son identité, de soi. Et cela dès le plus jeune âge. Valentin Mudimbe avait huit ans quand il a 'décidé' de devenir prêtre et est entré dans le moule.<sup>11</sup> La quête de tous ces jeunes trahis : qui suis-je ?

Gérard Pili Pili aussi semblait avoir déjà parcouru un chemin pareil avec des rejets, des tournants pas escomptés quand, jeune et confiant, il voyait son avenir en soutane. Missionnaires, séminaire, théologie... puis jobs, puis Lovanium.

L'Histoire. C'est souvent dans l'Histoire que l'on cherche les réponses. C'est une discipline pour artistes, il faut toujours imaginer ce qui fut à partir de morceaux, de débris, peut-être de tessons coupants, blessants ; on ne sait jamais ce qu'on trouvera.

Thomas Kanza, le premier universitaire congolais laïque (diplômé à l'UCL en 1956 suivi par Marcel Lihau diplômé en 1962), politicien du premier plan et ami de Lumumba, écrivit déjà pendant les premières années postcoloniales sur les relations ambiguës avec le colonisateur bienfaiteur dont l'appui financier lui avait permis de faire des études universitaires à Louvain. Comme Valentin Mudimbe, Thomas Kanza - pourtant essayiste politique et pas écrivain littéraire - a senti le besoin de passer par la fiction (auto-fiction) pour explorer ces relations. Son roman '*Sans Rancune*' sortit en 1965, mais devint vite introuvable.<sup>12</sup> Kanza étant à l'époque exilé et persona non grata au Congo, le roman a sûrement circulé sous le manteau. Je me souviens qu'on en parlait dans le cercle de Verhaegen mais dans quelle mesure il a animé les discussions entre étudiants, je n'ai pas su. Peut-être je n'étais pas la bonne personne avec qui discuter de ces relations ambivalentes.

Or aucun des étudiants n'était né avant l'indépendance. En 1960 tous avaient donc déjà été socialisés au moins pendant quelques années dans les relations coloniales par des religieux pour qui le mot indépendance était une affaire de 'fauteurs de troubles' et noirci dans le dictionnaire pour enfants. Mais même s'ils étaient encore jeunes en 1960, ils devaient encore avoir été 'élus' par un Père

<sup>10</sup>Les théologiens calvinistes de l'apartheid auraient été plus explicites : tu trahis ton Créateur, c'est Lui qui a voulu le monde comme il est, avec des gens différents identifiables par leur couleur, et mis les Blancs en charge, avec leur 'civilisation chrétienne occidentale'. Faut-il dire qu'après tout ceux-là étaient plus honnêtes [que leurs collègues belges](#) comme ils le prétendaient ?

<sup>11</sup>Voir « Présence, parcours et paradoxes de Valentin Yves Mudimbe », le très bel hommage biographique par le Professeur Willy Bal en 2004 : <http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/bal100404.pdf>

<sup>12</sup>KANZA, Thomas. 2006 (première édition 1965). *Sans rancune. Introduction de Herbert Weiss - Lecture de Mukala Kadima-Nzuji et Jean-Pierre Orban*. Paris, L'Harmattan (Série l'Afrique au cœur des lettres).

supérieur ou autre qui aurait jugé avoir bien réussi son œuvre d'occidentalisation avec cet enfant-là.

On lisait Aimé Césaire, Léopold Senghor ou encore les bien nommés romans de Chinua Achebe tels que *Things Fall Apart* (Le monde s'effondre) ou *Arrow of God* (Flèche de Dieu). On lisait Frantz Fanon, le psychiatre militant, et sa bouleversante dissection de l'extrême violence de tout ordre qui était le fait du colonisateur et de l'Occident tout entier dans leur stratégie d'écraser pour régner. Un Occident qui continuait avec la même désinvolture ses œuvres macabres, en dansant sur la dépouille de ses victimes, aurait peut-être dit Fanon s'il avait vécu pour voir l'époque postcoloniale. Car pour lui le colonialisme, une des manifestations du capitalisme racial, était une œuvre de mort, une vaste nécropole.<sup>13</sup> Tous [ces auteurs et bien d'autres](#) parlaient de l'aliénation, de cette mort sans pouvoir fermer les yeux, de cette question : qui suis-je ? Sans aucun doute elle rôdait sur le campus comme un fantôme qu'on préfère ignorer mais qui hanterait encore très longtemps les esprits. Cette question effraye, mais c'est elle qui permet de se relever, c'est la question de la décolonisation de l'esprit.

Moi j'ai lu, j'ai sympathisé, j'ai [frémieu-peur](#) pour mes amis et la douleur qui les attendait s'ils voulaient se libérer, pour leur vie et espoirs qui risquaient de bousculer et tomber en morceaux – comme le pays entier tomberait en morceaux avant de se relever –, j'ai eu peur du long chemin de la reconstruction que tant d'écrivains continuent à écrire en toutes les couleurs et genres. Mais honnêtement, ce n'est que bien plus tard que j'ai un peu mieux compris tout cela.

Mais il y avait la colère et celle-là on a partagé. Un peu.

A mon arrivée au Congo je m'étais attendue à trouver la fraîcheur de la liberté reconquise. Or si jamais le pays l'avait connue au-delà de la journée de liesse du 30 juin 1960 – et rien ne l'indiquait –, elle avait fait place au désenchantement, puis à la colère. Au campus, sous le quotidien du sérieux des études, la passion des débats, les bonnes ou mauvaises humeurs, il soufflait un air glacial de colère. Chez moi aussi, ma curiosité, mon étonnement du monde était monté en colère, une colère qui ne m'a plus jamais quittée. J'étais « passée de l'autre côté », comme une âme idiote, une de celles qui flottent sempiternellement sur le petit nuage du Bon Samaritain occidental, m'a une fois reproché en autant de mots, oui, reproché. C'est avec une colère vorace que je me suis attaquée aux études, aux sujets qui promettaient des ouvertures, pour savoir, pour connaître, pour démasquer et remplacer le faux par du vrai. Du coup je me sentais moins seule, moins blanche, moins traître malgré moi. Mais aussi face à plein de contradictions, à des ruptures douloureuses et à d'autres solitudes, d'autres silences. Comme tant d'autres...

Même si la colère des étudiants se tournait en premier lieu contre Mobutu, n'était-ce pas au fond parce qu'il empêchait de dresser le bilan de la colonisation, chacun dans son propre être et collectivement, en tant que peuple, pour la déconstruire et en guérir, pour assainir les esprits pour avancer ? Parce qu'il

<sup>13</sup>Voir l'œuvre du philosophe fanonien Achille Mbembe de qui vient le terme 'nécropole'.

empêchait de reconquérir la dignité, se faire respecter en tant qu'Africains, Congolais ? Certes, quoiqu'on en pense, Mobutu eut plusieurs gestes 'décolonisants' dont le plus spectaculaire fut 'l'authenticité' (où notamment l'enlèvement des monuments coloniaux et le changement de noms de lieux me semblaient positifs et même indispensables). Mais ce n'étaient jamais plus que des gestes alors que le néocolonialisme tournait à plein régime et les interventions occidentales, y compris belges, continuaient à l'ordre du jour. Dénier de souveraineté égale déni de dignité. Or c'est la dignité la clé.

Entretemps nos études offraient d'amples occasions pour transformer la colère en enthousiasme, grâce aussi à d'excellents professeurs notamment dans les sujets africains. L'historiographie africaine était le fait d'Occidentaux, basée sur des documents écrits par des Occidentaux, biaisée et faisait fi de versants et pans entiers de l'histoire du continent et ses peuples. Partout des Africains se mirent donc à collecter des données et des idées pour écrire une histoire proprement africaine. Beaucoup d'étudiants étaient fascinés par les thèses de Sheikh Anta Diop qui faisait remonter l'histoire de l'Afrique noire à l'ancienne civilisation égyptienne. Une belle idée mais d'autres demandaient si ce n'était pas s'engager dans une surenchère avec les Occidentaux que cela laisserait de marbre. Ne fallait-il pas plutôt canaliser les énergies pour patiemment reconstruire l'histoire avec tous les moyens à notre disposition ? Comme les futurs historiens, nous, futurs philologues et linguistes africains, apprenions les méthodes du professeur Jan Vansina pour la collecte et l'interprétation des traditions orales. Mateene dédiait tout un cours à l'épopée Mwendo des Nyanga, un formidable morceau de tradition orale en toute sa belle complexité. Benoît Verhaegen élaborait des méthodes 'd'histoire immédiate' qui permettent d'appliquer la science historique à l'actualité ou à l'époque très récente. Historiens et philologues (dont Clémentine Faïk-Nzuji) se mirent à enregistrer d'urgence des histoires de vie et notamment du vécu sous la colonisation avant que les vieux ne disparaissent et leurs témoignages se perdent. Nous apprenions la linguistique historique et les vertus et complexités du travail multidisciplinaire pour remonter le plus loin possible dans le passé. C'était passionnant : une fois mise au rancart l'histoire africaine des colonisateurs, tout à coup il s'ouvrait tant de portes. On en discutait à perte de vue, Pili Pili en tête...

La philosophie aussi soulevait des passions. Nous avons la chance d'avoir comme professeur le philosophe béninois Paulin Hountondji qui deviendrait l'un des plus influents philosophes africains de notre génération. En relisant son livre '*Sur la « Philosophie africaine ». Critique de l'ethnophilosophie*'<sup>14</sup> on retrouve les débats animés des années de Lovanium, notamment sur le livre du missiologue belge Placide Tempels, *Philosophie bantoue* que nous avons tous lu. C'était une étude 'choc' du système de pensée des Luba – que Tempels supposait être représentative de tous les peuples bantou. A sa parution en 1945 les autorités coloniales et l'Eglise crièrent scandale. Quid si les 'indigènes' se mettaient en tête qu'ils possèdent une 'philosophie', mère de toutes les sciences ? Dans la foulée des curés africains tel que l'abbé Alexis Kagamé se mirent à étudier la

---

<sup>14</sup>1977, Paris, Maspero. Traduit et réédité plusieurs fois, actuellement apparemment seulement disponible en anglais.



philosophie de leur propre peuple.<sup>15</sup> Hountondji nous forçait à réfléchir sur la question s'il s'agissait d'une philosophie proprement dite ou plutôt une étude d'une branche de l'anthropologie, l'ethnophilosophie ? Autant dire que la philosophie est la chasse gardée des Occidentaux, entendait-on grommeler dans l'auditoire. La question débordait vite du cours et même de notre faculté pour inciter à des échanges d'envolées passionnées entre deux 'camps' et déclencher des vocations d'ethnophilosophe en chaîne. Une pensée africaine, des pensées africaines, une philosophie africaine, des philosophies africaines, une philosophie de point de vue africain, pas de philosophie africaine... En philosophie aussi le verrou avait sauté. En rétrospective on constate que les grands sujets postcoloniaux débattus par les intellectuels africains aujourd'hui étaient déjà abordés, certes de manière encore balbutiante, à Lovanium dix ans après l'indépendance. C'est qu'on était sur le bon chemin...

Juin 1971 mit brutalement fin à la magie de ces efforts collectifs de nous libérer du poison insidieux du colonialisme et de déverrouiller portes et fenêtres de la pensée. Brusquement c'était l'horreur qui semblait sans fin, et puis le calme plat. Du moins pour moi parce que, après la nationalisation et dispersion de l'université et après la libération des étudiants de leur 'rééducation' dans le camp des parachutistes, je ne pouvais suivre ma faculté à Lubumbashi avec mes jeunes enfants alors que Pierre et sa faculté restaient à Kinshasa. Avec quelques étudiants étrangers – nigérian réfugié du Biafra en sang, tanzanien fou d'Ujamaa et autres – nous nous étions réunis dans une mini arrière-garde de soutien à nos collègues congolais, une arrière-garde sans importance, impuissante, mais très en colère. Question de pamphlets. Puis de sortir l'un ou l'autre étudiant blessé des Cliniques avant qu'on ne le tue. Puis passage de messages de parents affolés par le grillage du camp Kokolo. 'Ma sœur' Antoinette en vert-de-gris...

Puis fini. Nous, étrangers, avons été forcés de passer nos examens dans des locaux vides sur un campus sinistre et puis les autres sont repartis dans leurs pays. Lovanium n'existait plus. J'ai étudié la grammaire de la langue Libinza qui deviendrait ma thèse de maîtrise en Europe plus tard. Avec quelques mésaventures qui auraient pu très mal finir, Pierre a continué et terminé ses recherches, et enseigné en Sciences sociales. En 1973 nous avons perdu au système Mobutu le dernier de nos bons amis de l'IRES, Etienne Ndongala et sa femme, qui nous parlaient encore franchement et ouvertement entre les murs de nos maisons voisines. Nommé ministre par la radio, Etienne n'a pas pu résister longtemps au déménagement forcé dans une résidence officielle. Puis ce fut le silence. La vie au campus avec thé de dames, ou presque. Puis nous nous sommes demandé à quel point silence égale complicité, et nous avons fait nos malles.

Plus de vingt ans et beaucoup de travaux plus tard Pili Pili laisse éclater sa grande colère en chiffrant la dette coloniale qui n'a fait qu'augmenter encore depuis 1960. Le langage des chiffres est clair et simple. Quand bien même la Belgique le balaye d'un revers de la main, les enfants du Congo le comprendront et ne l'oublieront plus. Pour eux le nom de Gérard Pili Pili restera attaché à

---

15KAGAME, Alexis. 1956. *La philosophie bantou-rwandaise de l'être*. Bruxelles.

l'exigence de réparations de la part d'un Occident qui devra un jour accepter ses responsabilités.

Sept 2014